

12^e DIMANCHE ORDINAIRE A

Dimanche 21 juin 2026

L'évangile que nous lisons aujourd'hui est extrait d'un discours de Jésus à ses disciples sur la mission qu'ils auront à accomplir. Discours dont la moitié au moins consiste à les mettre en garde devant l'hostilité qu'ils rencontreront de la part des hommes. On pourrait s'étonner qu'un message tel que l'évangile, étymologiquement « la bonne nouvelle », bonne nouvelle du salut, bonne nouvelle de l'amour et du pardon offert par Dieu à tous les hommes puisse susciter une telle défiance de la part de ses destinataires. Pourtant c'est une constante dans l'histoire des relations entre Dieu et les hommes, et pas seulement lorsque les prophètes, à l'instar de Jérémie dans la première lecture, se voient contraints de prendre le peuple à rebrousse-poil de ses aspirations et de ses pratiques. Non, toute la Bible montre que les relations des hommes avec Dieu sont orageuses. Jésus le sait, lui qui entrevoit déjà l'issue dramatique de sa mission terrestre à travers l'hostilité croissante des chefs religieux de son peuple, à travers les résistances qu'opposent ses auditeurs à son message de conversion des cœurs. A cela S. Paul donnera une raison dans la lettre aux Romains que nous lisons en ce moment dimanche après dimanche : c'est le règne du péché qui aliène les hommes, les rend étrangers à Dieu. Jésus sait donc que, comme lui, ses disciples seront affrontés à ce mystère d'impiété. Il les appelle à une « attitude de confession ». Il s'agit pour eux de confesser avec assurance leur attachement à Dieu, à sa Parole, à sa Parole faite chair, c'est-à-dire au Christ.

A trois reprises Jésus exhorte ses disciples à ne pas craindre les hommes. Leur pouvoir est limité. Quand bien même ils parviendraient à éliminer physiquement les disciples, leur victoire ne serait apparente si ceux-ci demeurent attachés à leur foi, à leurs raisons de vivre. « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, ose dire Jésus, mais ne peuvent pas tuer l'âme ». Jésus rejoint ici les grands représentants de la sagesse païenne, de Socrate aux stoïciens, qui affirment qu'il vaut mieux mourir libre que vivre en esclave. Il rejoint la sagesse païenne mais en même temps la transfigure, lui ôtant sa dimension tragique, en laissant entendre que la personne ne disparaît pas totalement dans la mort. Elle fait mieux que survivre, elle entre dans la plénitude de la vie. Ce que le psalmiste déjà devinait : « Notre âme comme un oiseau s'est échappée du filet de l'oiseleur » (Ps 123,7).

Ce que Jésus demande à ses disciples de craindre, c'est celui qu'il désigne en S. Jean comme « homicide dès l'origine et père du mensonge », celui qui précisément a le pouvoir de faire « périr dans la géhenne l'âme aussi bien que le corps ». Le pouvoir de l'Adversaire réside la peur qu'il inspire et le soupçon qu'il instille. Jésus veut signifier que nous n'avons rien à gagner mais bien plutôt tout à perdre en nous laissant intimider par lui. Nous renonçons à notre âme dans l'espoir de sauver notre corps, mais c'est un marché de dupes et nous perdrons tout. Lâcher le Christ pour préserver tel ou tel avantage terrestre est bien souvent une illusion.

L'autre façon qu'a l'Adversaire de nous tromper est de nous faire douter de Dieu. Si Dieu est bon, comment se fait-il qu'il nous laisse connaître l'épreuve, de quelque nature qu'elle soit, persécution, ou bien plus fréquemment échec ou maladie ? S'il est un Père, comment se fait-il qu'il laisse souffrir ses enfants ? Si sa bonté est réelle, sa toute-puissance ne serait-elle pas une illusion ? Y aurait-il des choses, des événements sur lesquels il n'aurait aucun pouvoir ? A ces doutes qui peuvent surgir dans l'esprit des disciples, surtout quand ils souffrent pour le service de Dieu, Jésus répond très clairement que rien n'échappe à Dieu : « pas un seul moineau ne tombe à terre sans que votre Père le veuille ». Nous voici rassurés : Dieu a bien la maîtrise du monde. Et par voie de conséquence rien de ce qui nous concerne ne lui échappe : « tous les cheveux de notre tête sont comptés ». Mais cela ne rend que plus criant l'abandon que connaissent les disciples, l'abandon que le Christ lui-même connaîtra sur la croix. S'il peut tout, comment se fait-il alors qu'il s'abstienne de mettre en œuvre sa puissance ? Nous sommes confrontés au mystère de la rédemption dans ce qu'il a de plus dramatique.

Commençons par écouter S. Paul dans la seconde lecture. « Par un seul homme, Adam, le

péché est entré dans le monde, et par le péché est venue la mort, et ainsi la mort a atteint tous les hommes, du fait que tous ont péché ». Qu'est-ce que cela signifie ? Spontanément nous avons une vision très individualiste de l'existence et nous voudrions que ce qui nous arrive corresponde à nos mérites ou à nos fautes. Que celui qui fait le bien ait une vie heureuse, que celui qui fait le mal ait une vie moins heureuse. Mais il n'en est pas ainsi. Il y a une solidarité de tous les hommes aussi bien dans le mal que dans le bien. Un juste peut connaître les pires malheurs, et un impie avoir une vie tranquille. Cela scandalisait déjà les auteurs de l'Ancien Testament. Jésus ne vient pas bouleverser cette loi de tous les hommes dans l'unique nature humaine. Il l'assume pour la retourner en notre faveur. Car, continue Paul, « Adam préfigurait celui qui devait venir ». « En effet si la mort a frappé la multitude des hommes par la faute d'un seul, combien plus la grâce de Dieu a-t-elle comblé la multitude, cette grâce qui est donnée par un seul homme, Jésus-Christ ». Le mérite d'un seul, le Christ, en vertu de cette même solidarité humaine, s'étend désormais à tous. Et les disciples participent à la diffusion de cette grâce, y compris lorsque leur action est contrecarrée, qu'elle est en butte à l'hostilité des hommes, car alors ils sont rendus plus semblables au Christ dans l'événement de sa Pâques et ils participent plus étroitement à la fécondité de son sacrifice.

Voilà pourquoi Dieu, qui compte tous nos cheveux, nous laisse en butte aux tribulations que nous infligent la nature et les hommes. En les assumant à la manière de Jésus, en nous unissant à son chemin pascal, nous devenons autant de petits capillaires qui diffusent la grâce à partir de l'artère principale qu'est le Christ. Telle est l'attitude de confession que le Christ nous invite à adopter. Attitude qui n'est pas facultative : « Celui qui se prononcera pour moi devant les hommes, moi aussi je me prononcerai pour lui devant mon Père. Mais celui qui me reniera devant les hommes, moi aussi, je le renierai devant mon Père ». Propos sévère, que Jésus lui-même nuancera en pratique en pardonnant à Pierre, que Paul résumera à sa façon : « Si tu crois dans ton cœur et que tu confesses de ta bouche que Jésus Christ est Seigneur, tu seras sauvé ».

Confesser le Christ, c'est donc bien évidemment « dire au grand jour » ce que l'on aura reçu dans l'ombre, « proclamer sur les toits » ce que l'on aura entendu au creux de l'oreille. C'est aussi, tout simplement, accepter les événements de la vie, autant ceux qui sont malheureux que ceux qui sont heureux, en ne doutant pas de l'affection, de l'amour que Dieu a pour nous, en croyant qu'il cisèle ainsi en nous l'image de son Fils.